

Association des seniors halluinois

Atelier d'écriture « de l'oral à l'écrit »

---

Lundi 11 décembre 2023

## Eugène Coopman...

La famille Coopman habitait une modeste maison, rue Gabriel Péri ; à côté de leur commerce, un magasin coopératif justement bien-nommé « La Coop ».

Eugène, le père travaillait en banque, au Crédit du Nord. La maman est une fée du logis, qui entretenait sa maison scrupuleusement, mais qui gérait également le fonds de commerce alimentaire avec du personnel ; tout le quartier très dense de la Rouge-Porte venait s'y ravitailler. Les années après la 2eme guerre mondiale étaient propices au commerce local. À l'époque, pas de grandes surfaces ni d'internet évidemment, et la frontière belge était étroitement surveillée par les douaniers, très regardants au contenu des sacs de la ménagère française revenant de Belgique !

Tout allait donc bien dans le meilleur des mondes pour les Coopman...Le couple avait un fils unique, prénommé comme il se doit Eugène, comme son père, son grand-père et son arrière-grand-père ! On ne change pas une équipe qui gagne !!! Eugène (petit-fils) grandit sous l'aile protectrice de ses parents. Il est même couvé !

Tous les matins, sa maman le conduit à l'école en le tenant par la main. Difficile de s'émanciper de la sorte du cocon familial ! Mais cela accommode très bien le petit. En fait, le p'tit Eugène n'a jamais rien connu d'autre, et les parents veillent sur leur progéniture. De mémoire de voisins, on n'a jamais vu un copain d'école dans la maison familiale, et donc Eugène ne bouge jamais de chez lui sans ses géniteurs...À l'école, c'est un bon élève, plutôt très bon en mathématiques et géographie. Il se classe dans les meilleurs résultats scolaires grâce à sa mémoire fantastique, mais il est également la « tête de Turc », ce que l'on prendrait à ce jour pour un certain harcèlement. Eugène s'y fait et vit sa petite vie tranquille à l'ombre de ses parents. Il évitera même le service militaire pourtant très regardant à l'époque sur l'incorporation des jeunes appelés ! Eugène se contente d'être auprès de ses parents, il lit beaucoup et parcourt le monde depuis son fauteuil dans les ouvrages de l'époque.

Il réussira à intégrer une entreprise de négoce alimentaire, les établissements Codial, située à 150 mètres de chez lui. Il y sera manutentionnaire durant cinq années. À la fermeture de l'entreprise, Eugène retourne chez papa-maman. Il y vivra heureux et gâté jusqu'à ce jour de février 1991. Eugène, le père, demande à son fils d'aller « secouer » sa mère qui dort depuis trop longtemps. Hélas, en entrant dans la chambre, le corps est étonnamment froid. La disparition de la maman provoque un choc pour les deux Eugène. Un mois plus tard, c'est le père qui s'en ira, laissant le fils complètement désespéré.

C'est ici que commence la descente aux enfers...

Eugène est seul et n'a jamais géré la maison. Lui qui n'a jamais lavé une assiette de sa vie se retrouve complètement livré à lui-même. Le magasin a été repris par la société coopérative et tenue par un couple mandaté par la Coop.

Le notaire de famille voit bien qu'Eugène ne s'en sortira pas. Maître Durnez décide de mettre Eugène sous curatelle, ainsi les comptes et impôts seront réglés en temps et en heure. Mais Eugène ne demande rien, le notaire lui alloue une rente hebdomadaire dont Eugène use à sa guise. Il faut savoir qu'Eugène, maintenant seul, et surtout sans la contrainte familiale, dépense cet argent « qui tombe du ciel » à sa guise, et, c'est comme un enfant devant un étalage de bonbons et donc... c'est « open bar! »

Autant lorsqu'il fallait faire une omelette en famille, le père avait décidé que trois œufs suffiraient amplement pour tout le monde et en y ajoutant un peu de lait, la maisonnée avait son compte, mais ce n'était pas l'avis du fiston ! À l'époque, évidemment on ne discute pas la parole du chef de famille ! Maintenant, Eugène a tout le loisir d'acheter ce qu'il avait toujours rêvé étant petit ; il fait le bonheur des commerces de bazar en tous genres et sa maison devient la caverne d'Ali-Baba. Mais pas que ! N'ayant jamais lavé une cuillère et encore moins une assiette, Eugène engloutit les plats de la ville et ne débarrasse rien ! S'ensuivit évidemment une explosion de déchets de toute sorte et surtout alimentaires.

Lors d'un hiver plus rigoureux, Eugène n'ayant plus accès à son poêle, la maison se refroidit et bien sûr, au dégel, c'est la catastrophe. L'eau ruisselle de toutes les canalisations. Il faut condamner le robinet d'alimentation générale de la maison. En conséquence, Eugène ne se lave plus. C'est aussi simple que cela, pour lui. Les années se suivent. Eugène traîne sa saleté dans la ville ; il devient de plus en plus agressif aux réflexions des habitants. On lui crie dessus, on l'évite à cause de son odeur et Eugène s'isole. Moi qui l'ai toujours connu, il me fait pitié.

Bien sûr, il fait toujours des achats dans les commerces halluinois. Aussitôt parti, le commerçant agite sa bombe anti-odeurs pour rendre l'atmosphère de son commerce plus respirable. Or, dans mon commerce de viande, il est difficile d'inonder l'espace de « senteurs fleuries » ou de « violette » au-dessus des plats de hachis, saucisses ou autres viandes découpées.

Eugène se renferme comme une huître car personne ne se doutait du drame vécu par ce personnage. Aussi, j'ai dit à notre client (presque) indésirable de passer par le parking, à l'arrière de la boutique et de sonner : « Ainsi Eugène, tu seras le premier servi ! » Et pendant des années, dès que la sonnette tintait, c'est moi qui accueillais ce « Père Noël atypique ». Je suis devenu la seule personne qui daigne discuter avec cet énergumène à l'allure préhistorique.

En 2003, bien des années plus tard, alors que nous étions sortis chez des amis, de retour tard en soirée, Simon, notre troisième garçon, étudiant en social, me dit:

« Papa, il faut que tu ailles chez Eugène ! Il a été cambriolé et il voudrait que tu viennes constater les dégâts ! » Je me rends chez lui, il m'attend sur le pas de sa porte. Il m'invite à rentrer. Une odeur épouvantable m'assaille les narines. J'entre et je me surprends à marcher sur quelque chose de mou et d'indéfinissable. De plus, pas de lumière et plus de courant ! Il fait noir et froid. Les lumières de la ville sont le seul éclairage. Il m'explique qu'un cambrioleur a fracturé la vitre de la véranda et a voulu emmener la belle horloge comtoise de famille ! En entendant ce boucan, Eugène, assoupi sur une chaise de bureau, s'est levé et a gesticulé, ce qui a eu pour effet de créer une belle surprise, le cambrioleur pensait entrer dans une maison inhabitée. Bien sûr, il s'est enfui « fissa » en ayant eu la peur de sa vie.

Devant ce capharnaüm, et comme nous étions à l'avant-veille de la collecte des encombrants, Eugène accepte que je le débarrasse de toutes ses ordures le lendemain.

Rentré à la maison, je dis à Simon : « Demain, travaux pratiques ! Tu peux inviter des copains pour nous aider ! » Le lendemain, à la lumière du jour, nous découvrons un spectacle d'horreur. Il nous faut trois heures pour remplir vingt-deux sacs poubelles de cent dix litres pour voir le couloir et l'escalier dégagés. Le midi, de retour à la maison, Simon me dit: « Papa, je sais d'où vient l'odeur. Cela vient de sa jambe. Elle est verte ! » Je retourne chez lui l'après-midi même ; en effet, il me dit souffrir de ses jambes et me montre sa jambe verdâtre entourée d'un espèce de chiffon ou pansement complètement souillé et pestilentiel. Heureusement, son docteur est un ami, qui s'empresse de venir consulter. Il reconnaît le pansement qu'il a posé il y a plus de trois ans. Il est urgent de l'hospitaliser sinon ce sera l'amputation dans les trois mois.

Le temps d'enfiler un sac poubelle sur le siège passager, et je file déposer Eugène aux urgences.

Depuis, je veille au grain, afin qu'Eugène ne retombe plus dans le syndrome de Diogène. Évidemment, tout le quartier voit ce que je fais, et je suis pris pour un inconscient ou un cinglé. Mais je sais que, quelque temps plus tard, des voisins ont secouru un homme âgé qui vit lui aussi dans des conditions indignes.

La morale de cette histoire, c'est Eugène qui me le dit: « Je ne voudrais plus revivre ce que j'ai vécu ! »

Ghislain BERLAND